

Sisyphe le pathétique

Alexandre Lazaridès

Numéro 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazaridès, A. (1989). Sisyphe le pathétique. *Jeu*, (50), 100–104.

sentiment

émotion

passion

souffrance...

PATHOS



*Tête d'un guerrier
mourant, sculpture
d'Andreas Schlüter,
1696. Photo : Deutsche
Fotothek, Dresde.*

sisyphe le pathétique

Né au Caire, en Égypte, Alexandre Lazaridès a obtenu un doctorat en études françaises à l'Université de Montréal. Depuis, il enseigne au département de français du cégep du Vieux-Montréal. Il est l'auteur de *Valéry. Pour une poétique du dialogue*, publié aux Presses de l'Université de Montréal en 1978.



Le Paralytique servi par ses enfants, de Greuze, fin XVIII^e siècle. «Ah ! mon Dieu, comme il me touche ! mais si je le regarde encore, je crois que je vais pleurer.»

les âmes exsangues

Commentant le sort réservé à Sisyphe, coupable d'avoir révélé quelque méfait olympien, Camus écrit : «Il est décent de se garder du pathétique.» Ce précepte est prophylactique; il signifie qu'il faut garder à distance ce qui est inconvenant et malsain. Or, pathétique donne la main à pathologique. C'est un compagnonnage suspect, voire louche. Mais comment se garder du pathétique? Sisyphe pourrait nous y aider. Le rocher que ce bagnard des dieux est condamné à hisser jusqu'au sommet de la montagne retombe indéfiniment. C'est une tâche inutile et répétitive. Dans son cas, répétitive parce que inutile. Elle n'a même pas la valeur rédemptrice ou corrective que les législateurs attribuent d'habitude à la peine. Elle exhibe insolemment son but vexatoire, qui est de n'avoir pas de fin(s) : ni limites ni objectifs. Il faut admirer l'ingéniosité inépuisable des dieux qui surent inventer des représailles aussi surréalistes que la soif de Tantale, le tonneau des

Danaïdes, la roue d'Ixion ou le vautour de Prométhée. Ovide cite toutes ces «âmes exsangues qui pleuraient», et dont le châtement n'a été suspendu qu'un instant, lorsque ni le dieu des Enfers ni sa royale épouse n'ont eu le coeur d'opposer un refus à la prière si émouvante d'Orphée, qui leur demandait de renouer le fil trop tôt coupé du destin d'Eurydice: *Eurydices, oro, properata retexite fata*. Les dieux ne s'étaient pas suffisamment défiés du pathétique. Émus, ils acceptent de contrevenir aux lois dont ils sont pourtant les gardiens et d'abolir le temps, leur seul allié sûr contre les hommes. Telle est la force du pathétique qu'elle provoque de divines défaillances qui métamorphosent les dieux en êtres humains, trop humains même. Le pathétique nie les cieux, tandis que le tragique les consolide au-delà du mal fait à la terre.

une rhétorique de la sincérité

C'est par son chant beaucoup plus que par sa poésie qu'Orphée réussit à troubler les Enfers, car toute rhétorique étant calcul, fût-ce calcul inconscient, les dieux auraient eu le droit de douter de la sincérité de celui qui réussissait si bien ses effets sur eux. Car les dieux, qu'on sait depuis un certain article de Sartre n'être pas artistes, croient eux aussi qu'il faut être habituellement ému pour émouvoir, et que l'émotion procède par contagion. C'est peut-être pour déjouer de telles croyances que les rhétoriciens ont inventorié la litote et l'euphémisme, dont sont particulièrement friandes les sensibilités cartésiennes qui considèrent que c'est la réserve, et non la dépense, qui authentifie la sincérité. À l'imagination de compléter les sous-entendus, de combler les non-dits.

Diderot a soutenu jusqu'au sophisme le mariage du pathétique et du calcul. Selon l'auteur du *Paradoxe sur le comédien*, «ce n'est pas l'homme violent qui est hors de lui-même qui dispose de nous; c'est un avantage réservé à l'homme qui se possède [...]. La sensibilité n'est guère la qualité d'un grand génie [...]. Ce n'est pas son coeur, c'est sa tête qui fait tout». Il établit ensuite la distinction suivante: les larmes excitées par le tragique «viennent subitement»; les larmes excitées par le pathétique sont «amenées». Le tragique joue franc jeu, le pathétique au chat et à la souris, lentement, habilement, sûrement. Le pathétique serait du tragique programmé ou, si l'on préfère, dramatisé, comme les personnages dans les tableaux de Greuze, dont Diderot goûtait le pathétique théâtralement bourgeois, d'un naturel composé. D'où l'exclamation de cette jeune fille au salon de 1763 devant *le Paralytique*: «Ah! mon Dieu, comme il me touche! mais si je le regarde encore, je crois que je vais pleurer.» Stratégie des dernières résistances amoureuses: je peux, je puis encore, et, l'instant d'après, je ne peux plus. Ce marivaudage larmoyant nous révèle que le pathétique fait appel à notre faiblesse et non à notre volonté, comme si nos limites étaient plus humaines que notre désir de les dépasser.

sisyphé selon pascal

Sisyphé n'a pas beaucoup inspiré les auteurs dramatiques, parce qu'il est difficile de voir de la faiblesse dans son affrontement avec les masses rocheuses ou de la volonté dans son affairément oiseux. On ne sait trop si ce laissé-pour-compte de la mythologie est tragique ou pathétique. Camus en a fait un héros absurde, parce qu'il est sans espoir, et tragique, parce qu'il est conscient. Mais l'homme de qui les dieux ont fini de s'amuser, lassés, n'est plus tragique, il est simplement pathétique. Il ne peut y avoir de tragique là où il y a de la répétition. Le tragique est fulgurance imprévisible, déchirure soudaine d'une minute de vérité. Cela suppose quelque ignorance de la part du héros tragique. Tant qu'il ne sait pas que des forces imminentes pèsent sur lui, et qu'il espère, Œdipe est tragique. Quand la vérité lui crève enfin les yeux, cet homme qui s'en va à tâtons vers une destinée sans espoir, même s'il est enfin rasséréné, est pathétique. Mer et sable aux frontières sinueuses, le tragique finit là où le pathétique commence. C'est pourquoi les termes que Camus réserve au tragique devraient être renversés: l'homme tragique est un homme qui espère parce qu'il est inconscient. Sisyphé, parce qu'il est conscient et désespéré, tel le roseau pensant de Pascal, serait plutôt un héros pathétique. Son supplice nous fait oublier son crime et

soulève notre compassion indignée et oublieuse contre l'injustice des dieux. La purgation des passions en est par là empêchée, tant le spectacle de l'inutilité absolue est intolérable au cœur humain. La souffrance tragique, elle, est nécessaire pour rappeler à l'homme que la démesure — *l'hybris* — ne lui sied pas; elle l'amène à s'ajuster plus harmonieusement avec son destin et ce monde. Elle sert à quelque chose.

modernité du pathétique, pathétique de la modernité

Mais pour cela il faut que le tragique maintienne l'équilibre juste entre le crime et le châtement. Prométhée, chez Eschyle, a raison; les dieux aussi; tandis qu'ils ont tort le plus souvent chez Euripide qui prend cyniquement (ou courageusement) parti pour Médée contre eux. Car Médée a raison contre l'ingrat qui l'a abandonnée pour épouser la fille de Créon, lui-même fils de Sisyphe. C'est ce que Jason reconnaît volontiers. Mais voici: Médée a justement trop raison contre son mari, je veux dire: trop de raisons pour accéder au tragique. Elle plaide, elle ergote, elle délire, et, de guerre lasse, le Bien et le Mal ne peuvent que s'incliner devant sa folle douleur. Le pathétique se substitue au tragique au moment où le Moi refuse d'être le *tragos*, le bouc émissaire de la Cité. Et il n'est pas indifférent pour la modernité que ce Moi soit féminin, car si l'homme était confronté à l'autorité des dieux, la femme, elle, l'était au pouvoir de l'homme. Le pathétique d'Euripide naît ici de la découverte que, désormais, l'arbitraire humain allait prendre la relève de la légitimité des dieux. En ce sens, Médée reste le modèle irrécupérable de la révolte féminine. Si le théâtre se conjugue bien de nos jours au féminin, c'est qu'il a une idole à qui s'en prendre, idole au phallus d'argile, soit, mais idole tout de même, c'est-à-dire image et mirage, peur et leurre, bref, tout ce qui est nécessaire au jeu de la représentation. D'autres ont souligné la portée sociologique du phénomène et les raisons de sa présence particulièrement aiguë au Québec. Il

Médée selon Euripide :
«elle plaide, elle
ergote, elle délire»...
La Médée d'Euripide,
de Marie Cardinal,
présentée au T.N.M.
en 1986. Photo :
Robert Etcheverry.



faut ajouter que tout un mode de vie, celui de la Cité néolithique, est en train de disparaître en même temps, pour faire place à la Mégalopole déjà surpeuplée et désertée, à moitié enfouie dans des souterrains de taupe. Ainsi, au cas où le tragique aurait été le moment où les Divinités Mères s'effaçaient, le pathétique serait celui de l'évanescence de la Cité du Père. D'où l'insistance de la quête du Père dans le théâtre actuel. Toutes ces retrouvailles entre Pères et Fils signent beaucoup plus un adieu qu'un recommencement: tu ne me retrouverais pas si tu ne m'avais déjà perdu... C'est ce qui court, entre autres, dans quelques avatars dramatiques récents du Père homosexuel: le Père est un paradoxe, le Père est impossible, le Père n'existe pas. Tout est donc permis. Vertige de la liberté... Mais s'il n'y a plus d'interdits, il n'y a plus de tragique. La modernité du pathétique serait fondée comme en creux sur un tragique perdu, barré ou plus simplement refoulé, de même que l'antique angoisse de la mort a été progressivement refoulée par la phobie de la maladie et par son corollaire, l'obsession de la forme physique. Courir assez vite pour semer la mort, et tout le reste serait littérature...

au-delà du pathétique

Nous voici donc dans l'ère du pathétique, qui a besoin de larmes (il faut croire qu'un peu d'humidité est indispensable aux sentiments pathétiques), ou d'ironie si l'on croit que les dés étaient pipés au départ. Dans l'un et l'autre cas, le coeur reste lourd; la réconciliation avec l'ordre des choses n'a pas eu lieu; nous n'avons pas été purifiés par le cérémonial cathartique. C'est en ce sens qu'il faudrait aussi entendre la mise en garde de Camus. L'ombre trouble de la pitié, ou de l'apitoiement, semble toujours prête à se profiler derrière le pathétique. Avoir pitié, c'est se mettre insolemment à l'abri de la tourmente, c'est croire que «je» n'est pas «un autre», un autre parmi tant d'autres. C'est oublier que les larmes que fait verser le pathétique troublent la vision



La quête du Père : *le Printemps, monsieur Deslauriers*, de René-Daniel Dubois, présenté par la Compagnie Jean-Duceppe en 1987. Photo : André Panneton.

et la lumière. C'est pourquoi Valéry feignait de croire qu'il n'y a pas de travail inutile et que Sisyphe se faisait des muscles. Il convient aussi de croire à cette feinte que l'étymologie cautionne, puisque «travail» a d'abord signifié «torture». Sisyphe aura su transformer astucieusement son supplice en culturisme, modèle lointain de tous les humains qui, jour après jour, sont condamnés à répéter les mêmes gestes, mais en font jaillir la vie. Parfois, nous appelons cela le Hasard, cette divinité laïque. Regardons Sisyphe le pathétique rouler son rocher jusqu'à la fin des temps et osons croire que cet homme fort est, peut-être, un homme heureux ou, à tout le moins, pas aussi malheureux que les dieux trop crédules auraient voulu qu'il le fût.

alexandre lazaridès

questions restées sans réponse

Aimons-nous mieux les personnages qui souffrent?

Catholicisme, pathos, art: quels sont leurs rapports?

Aurore, Ovide Plouffe et les amants des Feluettes sont-ils de la même famille?

Quels rapports entretenons-nous avec les expressions populaires du pathos?

En quoi la légèreté peut-elle être aussi pathétique que la gravité?

Alors que le romantisme nourrissait le pathos, est-ce que l'art moderne l'a chassé?

La pelure de banane du pathos: à quel moment le pathos dérape-t-il?

Par quelles voies met-on quotidiennement en scène le pathos privé?

Y a-t-il des plaisirs secrets à mettre en scène le pathos?

Le pathos sur scène est-il la projection d'un drame personnel?

Comment un personnage peut-il être pathétique tout en échappant au pathos?

figure with chair

Pourriez-vous nous proposer une oeuvre qui, pour vous, a une parenté avec ce thème?

Originnaire de Montréal, où elle habite et travaille toujours, Betty Goodwin poursuit depuis le début des années soixante-dix une recherche artistique qui joue sur la multiplicité des moyens (dessin, estampe, sculpture, installation), et qui oscille constamment entre la figuration et l'abstraction. Le Musée des Beaux-Arts de Montréal lui consacrait en 1988 une exposition importante; son oeuvre, qui a pris part à plusieurs événements internationaux, au Canada et à l'étranger, fait partie de diverses collections publiques et privées.